



et qu'il se trouvait alors, comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques employés de la maison impériale arrivèrent. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit et alla au-devant d'eux :

— Et l'Impératrice ? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

— Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder Sa Majesté de dix minutes ; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

— C'est fort heureux, reprit Napoléon en rentrant dans l'intérieur du palais ; et, tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois, Napoléon était en avance de plusieurs heures, et, contre son ordinaire, il n'alla pas au-devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans un petit salon du rez-de-chaussée au moment où l'Impératrice entra, après avoir cherché elle-même dans les appartements.

— Ah ! ah ! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, Madame ?... Il est bien temps : j'allais partir pour Saint-Cloud.

Joséphine, déjà peignée de ce retard involontaire, fut cruellement

affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation ; elle resta stupéfaite ; cependant elle chercha à s'excuser :

— Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute.... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues ! Comment donc es-tu venu ?

— C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. Madame, je suis venu comme à mon ordinaire. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours ? Avec vous, c'est toujours à recommencer.

Ces récriminations, auxquelles Joséphine n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle elles lui étaient adressées, lui firent venir les larmes aux yeux.

Napoléon continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa l'Impératrice au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une *injustice*, elle laissa échapper quelques paroles piquantes.

Napoléon lui répondit avec plus de vivacité encore, et le mot *séparation* fut prononcé par lui.

Sur ces entrefaites, le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé.

Leurs Majestés quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la Confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale : le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc.

Les uns furent logés à l'Elysée-Bourbon, les autres dans les hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours, ces princes étaient magnifiquement traités aux Tuileries, sur les murs desquelles on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : *Dépôt de la grande fabrique de sires*. Ce mauvais calembour fit rire tout le monde, excepté l'Empereur.

**Napoléon à l'école de Saint-Cyr.**

Nous avons dit précédemment que Napoléon protégeait d'une manière toute spéciale l'institution des Orphelines de la Légion-d'Honneur, autrement dit *Ecouen* ; mais il en était une autre qu'il affectionnait encore davantage : c'était l'École impériale militaire de Saint-Cyr.

Il était rare que dans l'intervalle d'une campagne à une autre il ne fit pas une visite à ses *petites protégées* ou qu'il n'allât pas voir ses *petits lapins*, comme il désignait familièrement l'un et l'autre de ces établissements.

Or, dans les premiers jours de décembre 1809, la neige couvrant la terre, le commandant Coteau, sous-directeur des études de Saint-Cyr, entre, après la théorie du matin, dans le quartier des vétérans (les élèves de seconde année) en leur disant avec sa voix de *chef de l'école d'intonation* :

— Messieurs ! l'Empereur chasse en ce moment dans les environs de Versailles !... Il ne doit pas avoir chaud, ajoute-t-il en frappant l'une dans l'autre ses mains, recouvertes de gants, dont la peau avait au moins quatre lignes d'épaisseur.

*Vive l'Empereur !*... telle fut l'acclamation générale et prolongée que provoqua spontanément chez les élèves la nouvelle que leur apprenait le commandant Coteau.

Aussitôt le *bataillon d'instruction* se met sous les armes, ayant à

sa gauche la *classe des recrues*, honteuse de son noviciat, et à sa droite les professeurs et les officiers attachés à l'École.

En avant du front de bataille, le général Belaveine, avec sa jambe de bois et sa canne à béquille, se tient au milieu de officiers supérieurs qui composent l'état-major.

Tout à coup le galop de plusieurs chevaux retentit sur le pavé de l'avenue : c'est l'Empereur !... Il entre dans la cour. *Portez armes !.. Fixe !* commande le capitaine Saget. Les tambours battent aux champs, tous les officiers se découvrent. Le général s'avance au-devant de Napoléon, qui déjà est descendu de cheval : sa suite en fait autant. L'escorte, les voitures et les équipages de chasse sont restés à Trianon.

Tout ce que nous venons de rapporter ici n'avait été que l'affaire d'un moment. En mettant pied à terre Napoléon a ôté son chapeau à deux reprises différentes devant le drapeau de l'École, qui s'est incliné à son approche.

Le registre des punitions est la première chose qu'il demande à voir. L'adjudant de l'École le lui apporte, et le premier nom qui frappe ses regards est celui de La Pagerie, cousin de l'Impératrice.

Napoléon fut d'abord mécontent ; mais bientôt on le vit sourire, au fur et à mesure qu'il parcourait les nombreux feuillets de ce registre, sur lequel, se trouvait mentionnée la cause des punitions que l'adjudant *s'était vu forcé*, selon lui, *d'affliger* aux élèves.

Ce brave officier, qui certes, n'avait pas la prétention de créer un nouveau style, devait cependant précéder quelques-uns des écrivains dans l'emploi des inversions.

Ainsi, le jeune La Pagerie avait été condamné à six jours de salle de police pour avoir commis deux fautes ; la première : « Avoir laissé pousser ses favoris, dans son sac ayant un rasoir ; et la seconde : « Pour des pelures de légumes avec un eustache, le corps-de-garde avoir semé. »

Le fait était que cet élève avait oublié, en se faisant la barbe, de couper une petite paire de favoris qui allaient on ne peut mieux à l'air de son visage ; et qu'ensuite, avant d'être mis en faction, il s'était amusé à manger un navet cru qu'il avait déterré près du polygone, après l'avoir épluché dans le corps-de-garde. Napoléon ayant parcouru le registre dit au commandant :

— Général, je vous demande grâce pour le cousin de ma femme ; faites-le venir à sa compagnie, je ne serais pas fâché de le voir aujourd'hui.

Le commandement de : *Trois pas en arrière, ouvrez vos rangs !...* et celui de : *Presentez armes !* ayant été exécutés, comme toujours avec un admirable ensemble, Napoléon, d'un air de satisfaction qui se lisait sur son visage, commença immédiatement sa *revue d'inspection*.

En passant devant le plus ancien des capitaines de l'École, il lui jeta un regard affectueux : c'était promettre à cet ancien officier, en échange de la large croix de simple légionnaire qu'il avait sur la poitrine, une croix de moindre dimension, mais surmontée d'une petite couronne d'or.

En parcourant les rangs, Napoléon examina avec attention le fournement de chacun des élèves du bataillon, ouvrit le sac à celui-ci, rajusta les buffleteries de celui-là, et redressa la plupart des schakos posés trop en avant ou trop en arrière sur la tête.

Arrivé devant le jeune La Pagerie, qui avait pris son rang, il s'arrêta, et prenant un air extrêmement sévère :

— Ah ! ah ! lui dit-il, vous voilà, Monsieur. Pourquoi donc ne vous conformez-vous pas à l'ordonnance ? Votre général a été trop bon de lever vos arrêts à cause de moi !... Qu'à l'avenir, il ne vous arrive plus de vouloir faire ici le muscadin ! Vous avez l'honneur d'être le cousin de l'Impératrice, Monsieur, et par conséquent le mien ; par cette raison, vous devriez plus que tout autre donner à vos camarades l'exemple de l'obéissance aux règlements !

Puis, le regardant d'un œil moins sévère, et adoucissant le ton, il ajouta à demi-voix :

— Je suis fâché, La Pagerie, de vous avoir trouvé en faute ; mais je suis persuadé que cela ne vous arrivera plus, n'est-ce pas ?... Allons, la tête un peu plus haute, le pouce allongé sur la première capucine, le canon perpendiculaire : bien ! c'est cela.

Arrivé devant le tambour-major de l'École, Napoléon s'arrêta encore. C'était un homme magnifique que ce sous-officier ; il pouvait avoir cinq pieds huit pouces, et plus d'une fois, dans les ateliers des célèbres peintres de batailles, il avait servi de modèle.

D'un mouvement de tête Napoléon l'avait toisé, tandis que lui,

une main appuyée sur la hanche et l'autre sur sa canne à grosse pomme, s'était posé fier et immobile en avant de ses tambours, comme un consul romain devant une légion prétorienne.

— A la bonne heure ! dit Napoléon ; voilà comme je voudrais qu'ils fussent tous dans ma garde.

— J'y étais, mon Empereur, répond le tambour-major, en se redressant encore davantage.

— Parbleu ! je le sais bien. Tu en es sorti pour te marier, pour faire une folie. Est-ce que tu crois que je ne te reconnais pas?... Il ne tiendrait qu'à toi d'y rentrer. As-tu des enfants ?

— Oui, Sire.

— Des garçons ?

— Oui, Sire, j'en ai trois.

— Alors, c'est différent, je t'engage à rester où tu es ; mais quand tes enfants seront grands, *grands comme toi*, entends-tu bien, leur place est toute trouvée.

Napoléon s'approcha d'un autre groupe dont le vieux Fraboulet faisait partie, et fit à ce dernier un geste de la main pour qu'il vint à lui. Ce sergent d'artillerie s'avança au pas ordinaire, la main droite collée au schako, mais en présence de *son Empereur* il se trouva intimidé comme une jeune fille. Napoléon dit au vieux canonnier en le regardant fixement :

— Et toi, mon vieux camarade, sais-tu écrire maintenant ?

A cette question inattendue, le pauvre sergent reste interdit : les muscles de son visage se contractent, et l'énorme morceau de tabac qu'il tient en permanence dans sa bouche passe dix fois en une seconde de gauche à droite et de droite à gauche, mais il ne peut trouver une parole.

— Je te demande si tu sais écrire ? répète Napoléon.

— Non, mon Empereur, répond enfin Fraboulet en faisant un effort sur lui-même. Je suis conservateur du magasin à poudre ; c'est moi *que...* je soigne la fabrication des gargousses, *que...* je veille aux mèches, *que...* je démontre aux élèves la théorie du pointage, *que...* je...

— C'est bon... bien... assez ! reprend Napoléon en agitant sa main comme pour lui dire qu'il n'en veut pas savoir davantage : mais en même temps il lui fait un signe de tête bienveillant.

Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, et plus tard, n'ayant pu être nommé officier, pour l'indemniser, Napoléon lui avait accordé une dotation de 365 fr. de rente hypothéqués sur ses domaines de Westphalie. La revue d'inspection terminée, les manœuvres commencèrent.

Dans le court intervalle de repos qui les sépare du *défilé*, Napoléon ne cessa de s'entretenir avec le général Belaveine, les officiers supérieurs de l'école et le commandant Saget, théoricien profond, *ferré* sur l'école de bataillon, et qui trouvait toujours assez de mérite chez un *sujet* quand il avait un beau port d'armes et marchait la tête haute, les pointes basses et les coudes au corps.

S'étant avisé de dire un jour, en présence de l'Empereur, qu'un peuple était assez savant lorsqu'il savait croiser la baïonnette en deux temps et deux mouvements, Napoléon l'avait gratifié d'un sourire d'approbation et d'une dotation que du reste, il avait su mériter par ses services.

Le défilé s'exécuta à ravir, et, après avoir levé toutes les punitions, Napoléon quitta Saint-Cyr au milieu d'acclamations capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait point été accoutumé.

De retour à Versailles, au lieu de continuer la chasse ou de revenir à Paris, Napoléon déjeuna à Trianon; puis il monta en voiture en annonçant qu'il allait visiter Écouen, voulant, avait-il dit au prince de Neufchâtel, faire d'une pierre deux coups.

On passa par Sèvres, le parc de Saint-Cloud, le bois de Boulogne, le *chemin de la Révolte*, Saint-Denis, etc.; plus de neuf lieues furent franchies en moins de deux heures et demie.

Un page suivi d'un piqueur était parti en avant pour annoncer cette visite à madame Campan. Celle-ci, quoiqu'il ne fit pas beau, se promenait dans le petit bois qui avoisine le château, lorsqu'une *dame surveillante*, voyant arriver sur la plate-forme un piqueur à la livrée de l'Empereur, courut avertir la surintendante, qui revint en toute hâte.

A la grille du château elle trouve le page très-occupé de son cheval couvert d'écume. Il prévient la surintendante que l'Empereur est sur la route d'Écouen, et qu'il n'a pas plus de dix minutes d'avance sur sa Majesté.

Le temps manquait pour que les élèves pussent revêtir ce qu'on appelait le grand uniforme (la robe blanche et la ceinture de couleur distinctive). Aussi cette directrice donna-t-elle l'ordre que les élèves restassent en classe, et que toutes les dames fussent à leur poste respectif.

Quelques moments après, la voiture de l'Empereur entra dans la cour. Madame Campan, accompagnée de toutes les dames dignitaires, reçut Napoléon dans le grand vestibule d'entrée, et le conduisit, suivant son désir, dans les classes du rez-de-chaussée, qu'il parcourut ; il interrogea ensuite quelques-unes des *petites* sur plusieurs choses fort simples ; et celles-ci, bien qu'un peu troublées, ne répondirent pas mal.

— Madame, lui dit-il, présentez-moi les trois élèves les plus distingués.

— Sire, je puis en présenter non pas *trois* à Votre Majesté, mais, *six*, si elle daigne me le permettre.

Pour toute réponse, Napoléon fit une pirouette sur le talon, et monta visiter les dortoirs et l'infirmerie. Pendant ce temps, les pensionnaires se rendirent à la chapelle, où il arriva bientôt.

A la *prière*, Napoléon s'agenouilla comme tout le monde ; mais il se releva aussitôt que les élèves eurent commencé de chanter en chœur une autre prière qui appelait les bénédictions du ciel sur leur bienfaiteur.

Ce chant qu'il entendait pour la première fois exécuté avec une mesure lente par un grand nombre de voix jeunes et fraîches, soutenues du jeu de l'orgue, émut Napoléon à un tel point, que chacun, s'en étant aperçu, partagea le sentiment qu'il éprouvait. Sorti de la chapelle, il se rendit sur la plate-forme qui sépare le château du bois.

Là, bien qu'il fit très-froid et que la neige commençât à tomber, toutes furent rassemblées par division et par classe ; elles formaient deux rangs qui se prolongeaient jusqu'à l'entrée du parc. En les parcourant, Napoléon dit en souriant à madame Campan :

— Vous commandez là un bien joli régiment ; je ne passe pas souvent de semblables revues ; toutes les jeunes filles sont la santé même.

— Sire, cela est dû à la pureté de l'air qui règne ici.

— Et à vos bons soins, Mesdames, reprit-il en faisant un aimable

salut aux dames institutrices qui l'entouraient. Puis il renouvela sa demande à la surintendante au sujet de la présentation des trois élèves les plus distinguées.

— Sire, répondit Madame Campan avec une certaine dignité, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à Votre Majesté que je commettrais une injustice envers beaucoup de leurs compagnes aussi avancées que celles que je pourrais avoir l'honneur de lui présenter.

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil, mais il ne répondit pas plus que la première fois. A la fin du dîner, qui avait été un peu pressé, il entra au réfectoire et se plaça au-dessous de la chaire.

L'une des *grandes* venant à réciter les *grâces*, qui se terminaient toujours par des vœux pour lui, il leva la tête et lui fit un salut charmant. Il adressa en même temps à une des dames surveillantes quelques questions sur le nombre et le choix des mets dont se composaient habituellement les repas des élèves. On répondit à ses demandes. S'adressant pour la troisième fois à madame Campan, il lui dit en prenant une prise de tabac :

— Enfin, madame, je vois bien qu'il me faut en passer par où vous voulez ; d'ailleurs chacun ne doit-il pas vous obéir ici ? Nommez-moi donc vos six élèves.

Mais la surintendante en nomma *douze*, et au fur et à mesure qu'elle appelait une élève par son nom, celle-ci accourait se placer devant Napoléon, qui lui adressait quelques paroles flatteuses.

Le nombre de *six*, toléré par lui étant complet, et voyant d'autres élèves continuer de se placer à côté de leur compagnes, l'Empereur laissa échapper des *oh ! oh !* d'autant plus expressifs dans sa bouche, qu'il venait de s'apercevoir qu'il s'était pris lui-même au piège sans s'en douter.

Trop poli et surtout trop bon pour songer seulement à démentir madame Campan, il fut bien forcé, comme il l'avait dit, d'en passer par là : il s'exécuta donc de bonne grâce. D'ailleurs, ces jeunes filles l'avaient si agréablement ému à la chapelle !... Les ayant toutes regardées et interrogées avec une bienveillante attention, il leur fit un petit salut de la main en leur disant :

— Allons ! au revoir ? Mesdemoiselles.

Et, se tournant vers madame Campan, qu'il avait eu l'air de boudier un instant, il ajouta :

— Madame, vous adresserez à Duroc la liste de vos *douze* élèves avec une note pour chacune d'elles, et moi je vous enverrai des bonbons pour toutes. Adieu ! Madame, je suis très satisfait. Je rendrai compte à l'Impératrice, ainsi qu'à la reine de Hollande, votre protectrice, de la visite que je vous ai faite aujourd'hui.

Et il monta en voiture.

Le même jour, à sept heures du soir, en se mettant à table pour dîner, il disait gaiement à Joséphine :

— A propos ! je suis allé voir ce matin ton cousin La Pagerie.

— Eh bien ! comment as-tu trouvé ce pauvre jeune homme ?

— J'ai trouvé ce pauvre jeune homme à la salle de police.

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?

— Peu de chose, tranquillise-toi ; seulement il a voulu faire le coquet : il tient de ta famille ; mais l'adjudant de l'école, qui s'occupe beaucoup plus de faire exécuter les ordonnances que lui envoie le ministre de la Guerre que celles insérées dans le journal des *Modes* qu'on t'envoie tous les jours, sans respect pour sa parenté avec toi, a mis le petit cousin en pénitence, c'est-à-dire au pain et à l'eau dans une chambre qui n'a que les quatre murs. Je lui ai un peu lavé la tête en présence de ses camarades. Du reste, ils se portent à merveille, et je ne doute pas qu'il ne fasse un jour un bon officier.

— Tant mieux ! car il t'aime bien.

— En sortant de là, continua Napoléon, je suis allé voir l'ancienne maîtresse de pension de ta fille.

— Comment ! de Saint-Cyr tu as été à Écouen !... Quelle course !... Les pauvres chevaux !

— Bah ! bah ! j'y suis allé en me promenant avec mes pages... Sais-tu que ces petits Messieurs-là voudraient singer ceux d'autrefois ?

— En quoi donc ?

— C'est que tu ne sais pas que lorsqu'ils se doutent que je veux aller à Écouen, ils se disputent à qui, parmi eux, sera de mon escorte.

— Cela ne doit point t'étonner : on est si heureux de pouvoir se trouver avec toi ?

— Oh ! ce n'est pas pour moi ! s'écria Napoléon en se frottant les mains ; c'est pour les pensionnaires de madame Campan ; il y en

a réellement de charmantes !... Leur directrice m'a attrapé ; mais je ne lui en veux pas... Je te conterai cela.

Puis, après un moment de silence, et comme par suite d'une de ces réflexions bizarres qui lui venaient si souvent, il reprit :

— Sois tranquille, je leur ferai faire un jour de beaux mariages.

— Mon Dieu ! s'écria Joséphine avec une sorte de dépit mal déguisé, depuis ton retour tu ne rêves que mariage... Marie tous ceux que tu voudras, pourvu que tu ne songes pas, comme on le dit ici, à te remarier toi-même ; voilà tout ce que je demande au ciel : car, crois-moi bien, si jamais tu m'abandonnais, tu cesserais d'être heureux.

A cette sortie, à laquelle il était loin de s'attendre, Napoléon se leva brusquement de table, et prenant son chapeau avec vivacité, il quitta le salon sans prononcer une parole.

Quant à Joséphine, qui s'était levée presque en même temps, une fois seule elle devint pensive et inquiète ; les larmes lui vinrent aux yeux en abondance : elle venait de comprendre que, cette fois, elle était allée trop loin.

On était, nous l'avons dit, à la fin de l'année 1809 ; il y avait à peine un mois que l'Empereur était de retour de Schoenbrunn, et avec un homme tel que lui, les causes en apparence les plus insignifiantes amenaient quelquefois les résultats les plus sérieux. En effet, à l'instant même, Napoléon arrêta irrévocablement le divorce qu'il projetait depuis longtemps.



## Réunion des états Romains à l'empire Français.



Le 17 mai, Napoléon avait rendu, de son camp impérial de Vienne, le trop fameux décret qui réunissait les Etats de l'Eglise à l'Empire français. La ville de Rome était déclarée ville impériale et libre. Les terres et les domaines du pape étaient augmentés jusqu'à concurrence d'un revenu net de deux millions.

Une *consulte* devait prendre possession des Etats pontificaux et y organiser le régime constitutionnel. Pour toute réponse, le pape prépara une bulle d'excommunication contre les auteurs ou complices des attentats dirigés contre le Saint-Siège.

Le général Miollis, qui commandait à Rome les troupes de l'Empereur, fit signifier au cardinal Pacca que le gouvernement allait être changé, et peu d'heures après, le 10 juin, au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange, le pavillon pontifical fut descendu, et l'on éleva le pavillon français : en même temps le décret de réunion fut publié à son de trompe dans la ville éternelle.

La nuit suivante, la bulle d'excommunication lancée contre l'em-

pereur fut placardée sur les murs de Rome par les soins des cardinaux, et arrachée par la police française.

Napoléon n'y était pas nommé, mais il y était compris comme le principal auteur des violences commises contre l'Eglise. De part et d'autre on passa les jours suivants à s'observer. Enfin le 6 juillet, le jour même où Napoléon combattait à Wagram, le général Miollis donna ordre au général Radet d'enlever le pape et de l'éloigner de Rome.

Ce grand attentat n'avait point été commandé par l'empereur, mais Miollis prit sur lui de le commettre, et son zèle impie ne fut point désavoué.

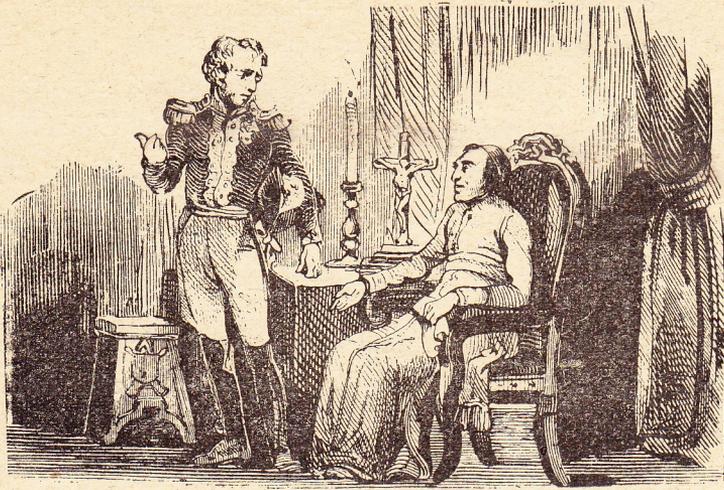
Pie VII s'était retiré au fond du Quirinal, et avait fait fermer les portes de ce palais. Un attroupement composé de repris de justice et de la lie des faubourgs donna l'assaut aux murailles de l'édifice.

Les portes furent enfoncées à coups de hache, et les soldats de Miollis, ayant à leur tête le général Radet, pénétrèrent dans les appartements. La garde suisse, sommée de mettre bas les armes, obéit sans résistance, et Radet, suivi de sa troupe, se trouva en face du saint-père.

Le vénérable pontife était entouré de ses cardinaux et d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Pendant quelques minutes un profond silence régna ; à la fin, le général français, la figure pâle, la voix tremblante, et pouvant à peine trouver quelques paroles, dit au pape qu'il avait à remplir une mission pénible, mais qu'ayant juré fidélité à l'empereur il ne pouvait se dispenser d'exécuter son ordre ; qu'en conséquence il le somrait de renoncer à la souveraineté temporelle de Rome. Le pape répondit avec dignité et assurance :

— Si vous avez cru devoir exécuter de tels ordres de l'empereur parce que vous lui avez fait serment de fidélité et d'obéissance, pensez de quelle manière nous devons, nous, soutenir les droits du Saint-Siège auquel nous sommes lié par tant de serments. *Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas.*

— Saint-Père, répondit Radet, je suis très affligé que votre Majesté ne veuille pas souscrire à cette demande, puisque en refusant vous ne faites que vous exposer à de nouvelles tribulations.



— J'ai dit : rien sur la terre ne peut me faire changer, et je suis prêt à verser la dernière goutte de mon sang, à perdre la vie à l'instant même plutôt que de violer le serment que j'ai fait devant Dieu.

— Hé bien ! la résolution que vous prenez deviendra peut-être pour vous la source de grandes calamités.

— Je suis décidé, et rien ne peut m'ébranler.

— Puisque telle est votre résolution, je suis fâché des ordres que mon souverain m'a donnés et de la commission que j'ai reçu de lui.

— En vérité, mon fils, cette commission n'attirera pas sur vous les bénédictions du ciel.

— Saint-père, il faut que j'emène votre Sainteté avec moi.

— Voilà donc la reconnaissance qui m'est réservée pour tout ce que j'ai fait pour votre empereur ? Voilà donc la récompense pour ma grande condescendance pour lui et pour l'église gallicane. Mais peut-être suis-je, à cet égard, coupable devant Dieu ; il veut m'en punir, je me sou mets avec humilité.

— Telle est ma commission ; je suis fâché de l'exécuter, puisque je suis catholique et votre fils.

Quelques moments après, le pape demanda s'il fallait qu'il partît seul, et Radet lui accorda d'em mener avec lui le cardinal Pacca. Bientôt le pape et le cardinal, environnés de gendarmes, de sbires et de rebelles, marchant d'une manière incommode sur les débris des

portes jetées à terre, furent conduits à la principale issue de Monte-Cavallo, où se trouvait prête la voiture du général Radet.

Sur la place étaient rangées en bataille des troupes napolitaines : le pape les bénit, ainsi que la ville de Rome ; puis, ayant consenti à monter dans la voiture, ainsi que le cardinal Pacca, un gendarme ferma les portières à clef, et l'escorte prit la route du nord, par la porte du Peuple.

Le pape n'emportait pour tout bien qu'une petite pièce de monnaie valant à peine un franc, et n'avait d'autres habits que ceux qui couvraient son corps, se conformant à la lettre à ce divin précepte :

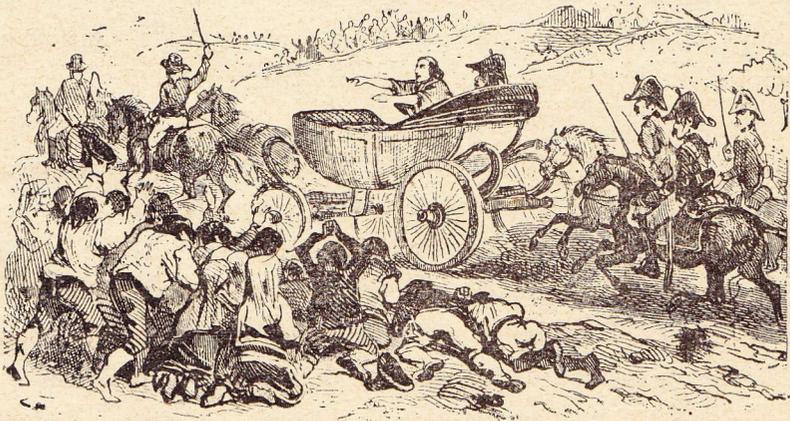
« Vous ne porterez rien en chemin, ni pain, ni deux tuniques, ni argent. »

Et le soir même, des mains hardies inscrivirent sur les murs de Rome cette apostrophe sublime de Dante :

« Je vois le Christ captif en son vicaire ; je le vois encore une fois moqué ; je le vois encore abreuvé de vinaigre et de fiel ! »

A quatre heures du matin (huit heures d'Italie), on partit de Rome pour la Toscane ; la stupeur régnait sur le visage du peuple.

A Monterosi, beaucoup de femmes, ayant reconnu le saint-père dans un carrosse entouré de gendarmes, le sabre nu, et le voyant transporté comme un prisonnier, imitèrent la tendre compassion des femmes de Jérusalem, et commencèrent à se frapper la poitrine en versant des larmes,



Le général Radet, redoutant ces démonstrations pieuses, fit baisser les rideaux de la voiture, en dépit de la chaleur étouffante.

A Florence, Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon et grande-du-

chesse de Toscane, envoya complimenter le pape et lui fit offrir ses services, qui furent refusés. A Alexandrie, le peuple parut vouloir se soulever en faveur de l'auguste captif, mais Pie VII l'engagea à se résigner comme lui.

Partout les populations se livraient aux marques les plus certaines d'affliction et de deuil ; c'était à qui s'approcherait du saint-père pour baiser ses mains, le consoler et le plaindre.

Comme le pieux pontife approchait de Grenoble, la garnison de Sarragosse, prisonnière dans cette ville, obtint la permission d'aller au-devant de lui, et se prosterna tout entière pour recevoir sa bénédiction.

La population de Grenoble avait suivi ce mouvement et s'était partout agenouillée sur le passage du pape ; c'était là qu'une résidence avait été assignée au saint-père. A peine y était-il arrivé, que le cardinal Fesch, oncle de l'empereur et archevêque de Lyon, lui envoya ses grands vicaires et des traites pour cent mille francs.

Ainsi, dans la famille même de Napoléon, on protestait contre un crime. Cependant le pape reçut l'avis de se préparer à partir pour Valence, puis pour Avignon, puis enfin pour Nice et Savonne.

C'est dans cette dernière ville, voisine de Gênes, qu'il lui fut permis de résider ; là aussi il eut à souffrir de pénibles tribulations, qu'adoucirent d'ailleurs de généreuses sympathies.

Pour donner une idée exacte des procédés outrageants dont le vénérable vieillard était l'objet de la part de l'Empereur, nous citerons une note signifiée au pape par le préfet du département de Montenotte, et qui avait été vraisemblablement rédigée par Napoléon :

« Le soussigné, d'après les ordres émanés de son souverain S.  
 « M. I. et R. Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, pro-  
 « tecteur de la Confédération du Rhin, etc., est chargé de notifier  
 « au pape Pie VII que défense lui est faite de communiquer avec  
 « aucune Eglise de l'empire ni aucun sujet de l'empereur, sous pei-  
 « ne de désobéissance de sa part et de la leur, qu'il cesse d'être  
 « l'organe de l'Eglise catholique, celui qui prêche la rébellion et  
 « dont l'âme est toute de fiel ; que, puisque rien ne peut le rendre  
 « sage, il verra que S. M. est assez puissante pour faire ce qu'ont  
 « fait ses prédécesseurs, pour déposer un pape. »

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS